



HAL
open science

La Corse exaltée ou le désir d'Orient. Récits et impressions de voyage dans l'œuvre de jeunesse de Gustave Flaubert (1835-1840)

Christophe Luzi

► **To cite this version:**

Christophe Luzi. La Corse exaltée ou le désir d'Orient. Récits et impressions de voyage dans l'œuvre de jeunesse de Gustave Flaubert (1835-1840). *Mediterran Tanulmanyok*, 2017, XXVI, p. 69-78. hal-01682141

HAL Id: hal-01682141

<https://hal.science/hal-01682141>

Submitted on 16 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Corse exaltée ou le désir d'Orient. Récits et impressions de voyage dans l'œuvre de jeunesse de Gustave Flaubert (1835-1840)

Christophe Luzi
Ingénieur de recherche au CNRS
Laboratoire « Lieux, Identités, eSpaces, Activités »
(UMR 6240 LISA)

C'est au fil du dernier quart du XIX^e siècle, afin de répondre à ce goût de l'Ailleurs, que nombre d'écrivains et d'hommes de lettres mus par leurs impressions de voyageurs réels ou imaginaires, s'attachent à faire le récit romancé ou bien à témoigner au gré d'échanges épistolaires de séjours en terres lointaines, et notamment en Corse. Depuis 1838 et en l'espace de deux ans, Mérimée, Balzac et même le jeune Flaubert viennent parcourir la Corse à dessein de « jeter sur le papier un peu de la poussière de [leurs] habits »¹. Balzac se rend aux affaires « dans le sud », ainsi qu'il le relate avec impatience et enthousiasme dans l'un des fragments de correspondance adressé à Mme Hanska en date du 26 mars 1838². Après douze jours passés à Ajaccio au fil desquels il visite, sans entrain, la « pauvre baraque » familiale des Bonaparte, puisque dans la conscience collective de ses contemporains comme dans la sienne, la Corse reste identifiée à l'île où naquit l'Empereur, Balzac projette ensuite de gagner la Sardaigne. Il nourrit l'espoir de faire fortune grâce à l'exploitation des gisements miniers. Huit ans après la parution de *La Vendetta*, nouvelle classée parmi les « Scènes de la vie privée » de *La Comédie Humaine* et uniquement inspirée de ses lectures, l'écrivain au caractère « tout résolution, tout activité »³ présente l'île comme un lieu sauvage, un désert dans tous les sens du terme⁴ qui n'en est pas moins admirablement riche de promesses latentes. Une sorte de paradis en sommeil, au sein duquel l'homme gagnerait à perdre son

¹ Alexandre Dumas (*Les Frères Corses*, 1844) et Guy de Maupassant (*Une Vendetta*, 1883) les suivront. Pierrette Jeoffroy-Faggianelli affirme à ce sujet : « L'image de la Corse dans la littérature romantique française est à son apogée en 1840. Au cours de cette année, Flaubert confie à son journal ses impressions d'adolescent ébloui, Montherot fait paraître ses *Promenades en Corse*, Blanqui son *Rapport*, Mérimée sa nouvelle qui fera date dans la littérature consacrée à l'île. Enfin c'est en décembre 1840 que les cendres de Napoléon sont déposées aux Invalides » (*L'image de la Corse dans la littérature romantique française*, Paris, PUF, 1978, p. 401).

² *Lettre à Mme Hanska*, Ajaccio, 26 mars 1838 (*Correspondance d'Honoré de Balzac 1819-1850*, Paris, Calmann-Levy, 1876, p. 395 sqq).

³ Honoré De Balzac, *ibid.*, p. 397.

⁴ Balzac livre sans ambages au fil d'une de ses lettres à Madame Hanska, cette remarque cinglante : « La civilisation est là aussi primitive qu'au Groenland, j'y suis comme échoué sur un banc de granit [...] » (*ibid.*, page 397).

innocence native, aux confins de la représentation mythique des Iles Fortunées ou d'un Eldorado voltairien, est en passe d'être soumis aux forces civilisatrices du Progrès.

« [...] Nous commençons à faire des routes et à y exploiter des forêts, qui recèlent d'immenses richesses, comme le sol tout à fait ignoré, il peut y avoir les plus belles mines du monde »⁵.

Dans le contexte florissant des œuvres consacrées à la Corse au sein de la littérature d'expression française, Mérimée publie quant à lui deux nouvelles, *Mateo Falcone* et *Colomba*, l'une dans la *Revue de Paris* le 3 mai 1829, et l'autre dans la *Revue des deux mondes* du 1^{er} juillet 1840. Eugène Gherardi évoque à cet égard l'importance cruciale d'un modèle d'écriture qui, dans ces années, fait largement florès auprès du grand public :

« Parallèlement à la « *novella storica* » qui en Corse est souvent « *novella morale* », se déploie un type de nouvelle, majoritairement de provenance continentale, dont l'objectif est tout autre, et se réduit à divulguer auprès du lectorat européen le « folk-lore » au sens premier du vocable. *Colomba* de Mérimée apparaît comme le prototype de cette recherche outrancière de couleur, d'exotisme méditerranéen, cette poursuite du pittoresque qui fond sur le public européen, et développe la reprise de vieux manuscrits authentiques, apocryphes, ou tout simplement pastiches »⁶.

De même que Balzac n'a qu'une connaissance livresque de la Corse lorsque paraît *La Vendetta*, au moment de la publication de *Mateo Falcone*, Mérimée n'a exploré l'île qu'à travers l'image véhiculée par la littérature de son temps. Il y séjournera dix ans après, d'août à octobre 1839. Avec méthode et scrupule historiques, et selon les mots propres de la correspondance qu'il tient avec Etienne Conti, Mérimée tâche de réduire l'écart entre la fiction littéraire et la réalité insulaire contemporaine de la Monarchie de Juillet, tout en préservant une image mythique à dessein d'aguicher l'imagination du lecteur. Il réalise « une mosaïque avec les récits recueillis à droite et à gauche [...] »⁷. Aussi, comme dans la nouvelle de Balzac, au sein de laquelle s'exacerbaient les rivalités féroces entre les familles Porta et di Piombo, sur fond de querelles ancestrales où naissent des amours intempestives, Mérimée reconduit dans *Colomba* le motif des familles antagonistes avec les Carabelli et les Durazzo, ainsi que celui du bandit, très à la mode. Il communique par ailleurs une vision « horriblement morale »⁸ de la Corse et de ses habitants dans *Mateo Falcone*.

Les contours d'un « pays grave et ardent, tout noir et tout rouge »⁹, Flaubert cherche à les saisir lui aussi¹⁰. Le premier des « grands voyages » ou des « chers voyages » du jeune

⁵ Honoré De Balzac, *ibid.*, p. 399-400.

⁶ Eugène F.-X. Gherardi, *Esprit corse et romantisme. Notes et jalons pour une histoire culturelle*, Albiana, « Bibliothèque d'Histoire de la Corse », 2004, p. 248.

⁷ Prosper Mérimée, Lettre à Etienne Conti du 12 novembre 1840 (*Colomba*, introduction et notes par P. Jourda, Paris, Droz, 1947, Introduction, p. XX).

⁸ L'expression est de Prosper Mérimée (*ibid.*).

⁹ Lettre à Ernest Chevalier du 15 juin 1845 (Flaubert, *Correspondance I* (janvier 1830-juin 1851), Paris, Gallimard, NRF, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 238. Se reporter aussi aux couleurs de la Corse selon

normand, tout juste âgé de dix-huit ans, offert par son père Achille Cléophas Flaubert en récompense du baccalauréat qu'il obtient le 3 août 1840, s'inscrit dans l'heureux sillage de cet engouement manifeste pour la Corse.

Au terme du parcours initiatique et selon la formule empruntée à Marie-Jean Vinciguerra, cette île « deviendra dans son souvenir la Réserve d'un bonheur absolu »¹¹. L'œuvre de jeunesse laisse d'ores et déjà pointer les germes d'une écriture de l'âge d'homme. Initiatique, la Corse l'est à plus d'un titre, et ce dès le début de la carrière de l'auteur. La première narration de Flaubert et ses tout premiers récits de voyage ne lui ont-ils pas été destinés ? Durant l'été 1835, le jeune adolescent de 14 ans consignait dans ses *Cahiers de Narration* six récits, parmi lesquels deux consacrés à l'île, empreints d'influences romanesques et tragiques : « San Pietro Ornano (Histoire corse) »¹² et « Matteo Falcône ou Deux cercueils pour un proscrit »¹³.

En route vers la Corse, depuis la « campagne triste »¹⁴ de Paris, qu'il quitte le 22 août, Flaubert a déjà visité Tours, Bordeaux, Bayonne, Pau, Lourdes, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Carcassonne, Nîmes, Arles, Marseille et enfin Toulon, le 4 octobre 1840, où il s'est senti « le cœur heureux »¹⁵ avant d'embarquer le lendemain pour la Corse. Dans son esprit, l'île n'a jamais cessé de préfigurer l'Orient, au sujet duquel il confie dans son *Cahier intime de 1840-1841* :

« Aujourd'hui mes idées de grand voyage m'ont repris plus que jamais. C'est l'Orient toujours. J'étais né pour y vivre »¹⁶.

En juillet 1840 pourtant, un mois et demi avant l'embarquement, Flaubert exprime de nombreuses réserves quant à l'agrément de ce voyage en raison de l'accompagnateur qui lui est imposé, un médecin âgé de 50 ans, proche de son père, Jules Cloquet. Le 7 juillet, Gustave écrit à son ami Ernest Chevalier : « je suis dans le plus grand embarras, si je dois faire mon

Rosseeuw St-Hilaire ("Une île en vert et noir" in Eugène F.-X. Gherardi, *La Corse d'Eugène Rosseeuw Saint-Hilaire, op. cit.*, p. 19).

¹⁰ Parmi ses archives, et outre le récit de son séjour, notons comme source de renseignement les correspondances à sa sœur Caroline, à Ernest Chevalier, ainsi que le *Cahier intime* de 1840-1841.

¹¹ Se reporter à l'article intitulé « un clair de lune à Ghisoni » écrit par Marie-Jean Vinciguerra in *Chroniques littéraires. La Corse à la croisée des XIX^e et XX^e siècles*, Piazzola, 2010, p. 84.

¹² Probablement inspiré du récit de Rosseeuw Saint-Hilaire (Eugène F.-X. Gherardi, *La Corse d'Eugène Rosseeuw Saint-Hilaire, op. cit.*, p. 80).

¹³ Voir à ce sujet Jean Bruneau, *Les débuts littéraires de Gustave Flaubert*, Paris, Armand Colin, 1962, p. 10 et sqq. Jean Bruneau indique que c'est sans doute le professeur principal de Flaubert au collège royal de Rouen qui proposa ces sujets de composition.

¹⁴ Gustave Flaubert, *Œuvres de jeunesse. Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard, NRF, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 648.

¹⁵ In le voyage en Corse de Gustave Flaubert, qui suit cette présentation. Les citations dont les références ne sont pas indiquées sont également extraites de ce texte.

¹⁶ *Cahier intime de 1840-1841, ibid.*, p. 727.

voyage des Pyrénées [...]. L'instinct [...] me dit [que] le voyage sans doute me plaît, mais le compagnon guère [...] »¹⁷.

Il apprendra à le connaître au fil des déplacements, et son jugement changera. Il finira par s'amuser avec lui lors d'une halte au col de Vizzavona, « comme des enfants, à faire les hercules du Nord ».

Flaubert arrive aux abords d'Ajaccio le 5 octobre 1840, secoué par les assauts du « perfide élément »¹⁸. En fin de traversée, la mer est démontée par une tempête qui gonfle aussi les voiles de son imagination, hantée par des représentations mélodramatiques qui participent alors d'une Corse mythique, dont la société actuelle véhicule encore manifestement les traces.

Dès leur arrivée, Gustave Flaubert et le docteur Cloquet sont reçus à dîner par le préfet, Honoré Jourdan¹⁹, homme à la cordialité tout insulaire. C'est sur les conseils de ce dernier qu'au cours du repas est établi l'itinéraire initial d'Ajaccio jusqu'à Bastia.

« Nous avons eu un avant-goût de l'hospitalité corse dans le cordial et franc accueil du préfet, qui nous a fait quitter notre hôtel et nous a pris chez lui comme des amis déjà connus ».

Sous l'égide du capitaine Laurelli, chef des Voltigeurs²⁰, Flaubert et Cloquet partent ainsi de la cité impériale. Flanqués de leur accompagnateur, le 7 octobre à 6 heures du matin, ils se rendent à Vicu puis à Guagnu. Après avoir franchi Bucugnà (« Bogogna » dans le texte) et Vizzavona, ils dorment le 11 octobre au soir à Ghisoni, chez un hôte de fortune. Sur le trajet, depuis le plateau du Pratu, Flaubert aperçoit Aleria « immense et blanche comme une vue de l'Orient ». Le fils du capitaine Laurelli les accueille les 12 et 13 octobre à L'Isulacciu di Fium'orbu, et ses filles à Prunelli di Fium'orbu le lendemain. Le 14 octobre, Laurelli les mène chez lui à Corte, le 15 à Piedicroce. Ils arrivent finalement à Bastia le 16 octobre. Un bateau les attend le 18 octobre, qui accoste à Toulon le lendemain.

Dans une lettre datée du 29 août 1840, deux mois avant son départ, Flaubert lisait ces quelques lignes que son père lui avait adressées : « profite de ton voyage et souviens-toi de ton ami Montaigne qui veut que l'on voyage pour apporter principalement les humeurs des

¹⁷ Ernest Chevalier est un ami d'enfance de Flaubert, avec lequel il a échangé une correspondance nourrie de 1830 à 1850. On le nomme procureur à Calvi en 1845 (Gustave Flaubert, *Œuvres de jeunesse. Œuvres complètes I, op. cit.*, p. 64).

¹⁸ La citation, comme toutes celles des pages à suivre dont les références ne sont pas indiquées, est extraite du voyage en Corse de Gustave Flaubert, qui suit cette présentation.

¹⁹ « Nommé en Corse le 4 septembre 1830, Honoré Jourdan effectue l'essentiel de sa carrière préfectorale dans l'île puisqu'il y restera jusqu'en 1845. Le bilan de son action à la tête du département n'est pas négligeable : développement du réseau routier, projets d'aménagement agricole, concessions domaniales [...]. Nommé préfet des Basses-Alpes le 9 décembre 1845, Jourdan du Var est mis à la retraite le 15 décembre 1847 » (Michel Casta in *Dictionnaire historique de la Corse*, sous la dir. d'A.-L. Serpentine, Albiana, 2006, p. 524).

²⁰ Pompée Laurelli est le second du commandant Bernardin Poli, que Flaubert rencontre à la préfecture à son arrivée à Ajaccio. Partisan de Napoléon et fortement défavorable au retour des Bourbons à la souveraineté, Poli mène avec Laurelli la guerre du Fium'orbu durant laquelle, écrit Flaubert dans son récit, les « Corses rossèrent si élégamment le marquis de Rivière, ambassadeur à Constantinople ».

nations et leur façon, et pour « frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui ». Vois, observe et prends des notes ; ne voyage pas en épicier ou en commis-voyageur [...] »²¹.

Au fil de ses pérégrinations, le jeune Gustave est librement porté par des « idées de grand voyage », qu'on serait tenté de qualifier d'absolu, au sens fort du terme, sans qu'importent jamais les circonstances littéraires, reléguées au second plan. « [...] Que tout soit simple, franc et bon, libre et dégagé »²², le reste importe peu. Il aspire juste à marcher sereinement tout en découvrant la Corse sauvage. Car il risquerait de perdre tout le sel de l'aventure, en ne la vivant que de façon fugitive et parcellaire. Comment parcourir en même temps une terre de voyage, de la plume et du regard ?

« Il n'y a rien de si fatigant que de faire une perpétuelle description de son voyage, et d'annoter les plus minces impressions que l'on ressent ; à force de tout rendre et de tout exprimer, il ne reste plus rien en vous ; chaque sentiment qu'on traduit s'affaiblit dans notre cœur [...] »²³.

L'état d'esprit du voyageur transparaît dans l'évocation de sa traversée de la forêt de Marmanu sous un soleil ardent.

« Le chemin est raide et va en zigzag à travers les sapins, dont le tronc a des lueurs du soleil qui pénètre à travers les branches supérieures et éclaire tout le pied de la forêt ; l'air embaume de l'odeur du bois vert. Il ne faut pas écrire tout cela ».

On songe ici aux futures lignes laconiques de l'*Education sentimentale*, lorsque le narrateur achève le roman sur ces mots évocateurs de l'amertume du vide qu'éprouve Frédéric Moreau :

« Il voyagea.

Il connut la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues.

Il revint »²⁴.

Le passage fait curieusement écho à cette exclamation du jeune voyageur de 1840, lui aussi ému par la beauté des ruines de l'ancienne Aleria:

« Car c'est là voyager ! On arrive dans un lieu, des amitiés se lient, et à l'heure où elles vont s'accomplir, tout se défait [...] ».

De façon assez troublante, et comme en souvenir de l'expérience d'un voyage en Corse, Mme Bovary « n'aim[era quant à elle,] la mer qu'à cause de ses tempêtes, et la verdure seulement lorsqu'elle [est] clairsemée par les ruines ».²⁵

²¹ Cité par Jean Bruneau, *Les débuts littéraires de Gustave Flaubert*, op. cit., p. 285.

²² Gustave Flaubert, *Œuvres de jeunesse*. op. cit., p. 648.

²³ Gustave Flaubert, *ibid.*, p. 669-670.

²⁴ Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Paris, Gallimard, Folio classique, 1965, p. 450.

Avoir vécu un vrai voyage qui se passe de mots, s'ouvrir l'esprit aux curiosités propres à enrichir l'âme, « semant ainsi partout quelque chose de son cœur », cela revient, comme le dit Flaubert, à ne pas « prépar[er] dans [sa] poche : encriers remplis, érudition placardée, émotion indiquée d'avance », ni à « se rembruni[r], tirant la visière de [la] casquette et de [l']esprit pour ne rien voir »²⁶.

Dès ce qu'il nomme le « préambule », deux paragraphes liminaires destinés à orienter la lecture dans une certaine direction, le futur auteur se préoccupe peu d'émailler son texte d'exotisme ou d'offrir à son hypothétique lecteur un récit qui progresserait de façon cohérente.

Remarquons à cet égard deux choix d'écriture éloquents dans *Pyrénées-Corse*. En premier lieu, celui du temps de la diégèse. Il ne coïncide pas avec le temps de l'écriture. Les événements relatés *a posteriori* expliquent que Flaubert présente son texte, en tout début et aussi à la clôture, comme un ensemble de fragments, de débris épars. L'intention est moins de leur donner une teneur littéraire, que de « résumer dans un programme tout ce [qu'il ne veut] pas perdre »²⁷ en jetant sur le papier de simples notes, comme il l'affirme dans son *Cahier intime de 1840-1841*.

« La première page de ceci [son récit de voyage, comme nous le livre le narrateur] a été écrite à Bordeaux, dans un accès de bonne humeur, le matin, la fenêtre ouverte [...] ».

En deuxième lieu, le récit homodiégétique²⁸ de *Pyrénées-Corse* formule clairement dès les premières lignes, une déclaration de principe peu commune, et même désarçonnante. « [...] Je n'aurais aucune prétention littéraire et je ne tâcherai pas de faire du style ; si cela arrive, que cela soit à mon insu comme une métaphore que l'on emploie faute de savoir s'exprimer par le sens littéral [...] »²⁹. Flaubert déclare ne pas écrire dans un but de séduction, encore moins à dessein de satisfaire un lecteur sensible au badigeon du style. Il veut rendre à la langue sa spontanéité, lui faire traduire le vertige, l'étourdissement. *Movere* et non *placere* : que nous sommes loin du *Voyage* de Bougainville, à la recherche d'un « sanctuaire des sciences et des lettres » capable de donner dans les idées et le style, une « plume aimée du public »³⁰.

Au cours du trajet, son écriture reflète un monde insulaire ni tout à fait semblable aux récits alors connus de voyages, qu'ils fussent insulaires ou orientaux, ni étranger à une vision à la fois pittoresque, mystique et romantique née des lectures qui l'ont imprégné³¹ et de ses

²⁵ Gustave Flaubert, *Madame Bovary. Œuvres complètes III*, Paris, Gallimard, NRF, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 181.

²⁶ Gustave Flaubert, *Œuvres de jeunesse. op. cit.*, p. 647.

²⁷ Gustave Flaubert, « Cahier Intime de 1840-1841 » in *Œuvres de jeunesse. op. cit.*, p. 747.

²⁸ Dans le récit de Flaubert, le narrateur est aussi le personnage principal.

²⁹ Gustave Flaubert, *Œuvres de jeunesse. op. cit.*, p. 647.

³⁰ Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde*, édition critique établie par Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2001, p. 56-57.

³¹ Parmi lesquelles le « Mémoire sur la Corse » de 1826 écrit par Lauvergne, les *Matteo Falcone* et *Colomba* de Mérimée et le *Sampiero Corso* de Rosseeuw Saint-Hilaire paru dans La Revue de Paris.

propres impressions de voyageur. Les visites d'Ajaccio et de Bastia, loin de faire l'objet de descriptions exhaustives, sont par exemple égrenées au fil du récit, sans aucune succession chronologique, sous la forme d'impressions ou de comparaisons librement perçues. Et alors que pour Balzac la cité impériale ne possède « ni cabinet de lecture, ni fille, ni théâtre populaire, ni société, ni journaux »³², elle devient pour Flaubert une « ville si éclairée, si pure de couleur, si ouverte au grand air, où les palmiers poussent sur la place publique, et dont la baie vaut, dit-on, celle de Palerme », qu'elle contraste violemment avec l'exiguïté des rues bastiaises « petites, noires, encombrées de monde », aux antipodes de la beauté naturelle du reste de l'île.

La Corse ravit les sens de Flaubert, d'un trésor automnal que la nature verse à pleine main autour de lui. Au plaisir de voyager, il associe celui de consigner quelques notes sur un carnet de route. Et pour reprendre un mot qu'on pourrait prêter au voyageur, l'œil regarde ce qui le regarde³³. Sans aller jusqu'à parler de panthéisme, on remarque à quel point l'agrément du lieu tient à sa nature sauvage et ses éléments primordiaux : le soleil, les montagnes, le maquis, la mer Tyrrhénienne et surtout la Méditerranée, proche « souvenir de choses » orientales, fréquemment décrite comme odorante et sereine, qui borde des « rivages aimés, où les poètes antiques ont placé toutes les beautés [...] ». Quoique concises, les descriptions mettent en correspondance les sons et les parfums du maquis d'octobre, aux couleurs gorgées d'une lumière intense. Alors qu'ils longent en plein midi le bord de la mer jusqu'à Sagone, on se prend à suivre Flaubert et sa troupe à cheval, dans cette communion sereine avec la Nature.

« La mer a un parfum plus suave que les roses, nous le humions avec délices ; nous aspirions en nous le soleil, la brise marine, la vue de l'horizon, l'odeur des myrtes, car il est des jours heureux où l'âme aussi est ouverte au soleil comme la campagne et, comme elle, embaume de fleurs cachées que la suprême beauté y fait éclore ».

Il arrive que l'écrivain fasse référence aux figures préconçues d'un imaginaire mythique lorsqu'il parle d'un pays « où l'écume, un matin, apporta dans une coquille la Vénus endormie ». Des légendes insulaires peuplent aussi son paysage, comme par exemple celle qui entoure la crête rocheuse de *la Sposata*, et qu'il décrit à son passage non loin du village de Murzu.

« A notre gauche s'élevaient les sept pics de la Spoza avec la tête qui la couronne. Ces sept pics sont autant de cavaliers, et cette tête est la tête d'une femme ».

Mais on retrouve surtout les paysages corses, sous un regard flaubertien particulièrement sensible aux formes, aux effets de lumière. Dans la douceur du climat, la Nature dispense toutes les beautés d'une saison fuyante, pleine de contrastes : sur les montagnes vicolaises, patrie du roi des bandits, Théodore Poli³⁴, le clair de lune « aux teintes vineuses et

³² Honoré De Balzac dans une lettre à Mme Hanska, *op. cit.*, p. 400.

³³ Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Les éditions de Minuit, « Critique », 1999.

³⁴ « Issu d'une famille de bergers de Guagno, Théodore [Poli] déserte les rangs de l'armée en 1819. Appréhendé le 14 février 1820 dans son village natal, il fausse compagnie aux gendarmes qui le conduisent à

vaporeuses » éteint en fin de journée, l'éclat d'un ciel « rouge feu, comme incendié par le soleil ». Dans *Pyénées-Corse*, l'image de la Nature reste invariablement liée à une lumière bienfaitrice, qu'elle soit solaire ou lunaire.

Comme réminiscence – l'avant-texte – de syntagmes écrits à la va-vite, sur un carnet de voyage, dans l'attente d'une occasion plus favorable à l'écriture, Flaubert accumule une série d'impressions condensées, une juxtaposition d'images kaléidoscopiques, qu'il lie entre elles par une libre énumération. Ainsi la beauté du paysage corse demeure-t-elle à jamais vivante dans sa mémoire, permettant de revivre inlassablement le bonheur qu'elle lui a procuré. La fabrique d'un beau souvenir pourra illuminer les jours obscurs, dont Flaubert se plaint déjà à Bastia, avant son départ. Sans aucun doute, les lumières distillées par la nature corse, sont aussi profondément morales.

« Vallées pleines d'ombre, maquis de myrtes, sentiers sinueux dans les fougères, golfes aux doux murmures dans les mers bleues, larges horizons de soleil, grandes forêts aux pins décharnés, confidences faites dans le chemin, figures qu'on rencontre, aventures imprévues, longues causeries avec des amis d'hier, tout cela glisse emporté et vite s'oublie pour l'instant, mais bientôt se resserre dans je ne sais quelle synthèse harmonieuse qui ne vous présente plus ensuite qu'un grand mélange suave de sentiments et d'images où la mémoire se reporte toujours avec bonheur, vous replace vous-même et vous les donne à remâcher, embaumés cette fois de je ne sais quel parfum nouveau qui vous les fait chérir d'une autre manière ».

Dans l'image de la Corse se reflètent les attentes d'un jeune homme qui possède un sens aigu de l'observation, teintées d'une affectivité profonde, pour tout ce qui a trait à l'état de Nature et de liberté primordiale. L'île rayonne d'éternité à travers ses paysages sauvages, fréquemment associés à la présence de personnages mythiques moins attendus, mais tout aussi « solaires » que leur île.

La Corse de Flaubert étonne d'abord, en ce sens qu'elle porte une empreinte rousseauiste très prégnante. Son état de pureté originelle lui enjoint de refuser tout dialogue pernicieux avec la société moderne que Flaubert associe à la « misère[e] », la « cupidité » et le « dégoût ».

« Tout cela était si loin de la France, si loin du siècle, resté à une époque que nous rêvons maintenant dans les livres, et je me demandais [...] si après tout, quand on voyagera en diligence, quand il y aura au lieu de ces maisons délabrées des restaurants à la carte, et quand tout ce pays pauvre sera devenu misérable grâce à la cupidité qu'on y introduira, si tout cela enfin vaudra bien mieux ».

Ajaccio et perpète son premier meurtre sur la personne du brigadier de gendarmerie Petit [...] Poli se rend célèbre en convoquant le 1^{er} février 1823, dans la forêt d'Aitone, près de 150 contumaces qui l'élisent à l'unanimité « roi des bandits » [...]. Après une longue traque, Théodore est abattu par les voltigeurs. Transporté dans l'église de Vico, le corps du bandit fut emporté dans la nuit par des hommes armés et enterré dans un lieu qui ne fut dit-on jamais dévoilé » (Eugène Gherardi in *Dictionnaire historique de la Corse*, sous la dir. d'A.-L. Serpentine, Albiana, 2006, p. 792-793). Cf. aussi Hubert Lauvergne, *Les Forçats. 1841*, texte présenté par André Zysberg, Grenoble, éd. Jérôme Millon, 1991, p. 112.

A l'instar de Mérimée, mais à la différence notable de Balzac, désireux de voir s'épanouir sur l'île les forces vives du progrès social, la Corse se dépouille sous la plume sobre de Flaubert, de tout ornement de civilisation. Le narrateur de *Pyrénées-Corse* prend un jeune insulaire à parti, au fil d'une prosopopée mémorable :

« Corse, gagne plutôt le maquis ! Là, tu entendras sous le myrte la chanson des rossignols et tu n'auras pas besoin de dictionnaire pour la comprendre, le vent dans la forêt de Marmano te sifflera un autre rythme que celui de ton Virgile que tu ne comprends guère. Allons, philosophe, jette au feu ton Cousin dont tu voudrais bien être le valet, et va un peu le soir t'étendre sur le sable du golfe de Lucia, à regarder les étoiles ».

La Nature éveille l'esprit et les sens, et l'auteur laisse entendre qu'elle fait de tous ses habitants des êtres épris de liberté et de passion. Les figures tutélaires du pâtre et du bandit, Poli, Laurelli, le neveu de Laurelli, Bastianesi, peuplent le récit de *Pyrénées-Corse*, qui les fige hors de l'espace et hors du temps. Ils en sont les figures exemplaires, parmi d'autres hommes « pâles, sobres, taciturnes, le cœur plein d'orgueil, d'élans purs, de passions ardentes [...] ». Délétères d'ailleurs, ces passions, lorsque leur poids immémorial attise des haines « qui s'étendent jusqu'aux arrière-petit-fils et durent quelquefois plusieurs siècles ». Balzac et Mérimée en ont déjà fait leur miel. Grâce à la force du contraste, une nouvelle fois requise, s'opposent la fougue et la pureté des mœurs corses, signe d'une grandeur d'âme, et l'indigence voire la détresse matérielle de ses habitants, vivant dans des « cabanes », des « huttes en chêne-liège », « des familles entières accroupies se ten[aient] au milieu de la fumée sous ces maisons de trois à quatre pieds de hauteur [...] ».

Cette situation ne masque pas pour autant la richesse morale qui s'inscrit en faux contre l'étroitesse de cœur³⁵ de la vie bourgeoise à laquelle il adresse déjà à ses 18 ans, une critique acerbe. Le jeune voyageur reconnaît aux habitants de la Corse l'esprit de finesse et l'héroïsme, « un mélange de Montaigne et de Corneille ». Et il n'est pas jusqu'à cette paresse dont la force des idées reçues affuble les Corses, qu'il assimile davantage à une tranquillité de l'esprit qu'à un goût incurable pour l'oisiveté. Avec véhémence il leur revendique une gloire particulière, portant aux nues les valeurs morales au sein desquelles le conformisme social qu'il mettra à l'index dans son *Dictionnaire des idées reçues ou Catalogue des opinions chics* verrait comme une marginalité, à l'ombre de préjugés sociaux et culturels.

« Il ne faut point juger les mœurs de la Corse avec nos petites idées européennes. Ici un bandit est ordinairement le plus honnête homme du pays et il rencontre dans l'estime et la sympathie populaires tout ce que son exil lui a fait quitter de sécurité sociale [...] ».

On est curieux aussi, de voir à quel point Flaubert nourrit un goût prononcé pour l'Antique. Tout comme le Dr Lauvergne³⁶ dont on perçoit en filigrane, les études sur le « type phrénologique des Corses », Flaubert en plus des traits moraux, dépeint les invariants d'un

³⁵ Voir la fin de la lettre à Ernest chevalier du 24 juin 1837 (Gustave Flaubert, *Correspondance I*, Paris, Gallimard, NRF, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 23).

³⁶ « De la Corse intérieure, de la *Vendetta* » in Dr Hubert Lauvergne, *Les Forçats. 1841, op. cit.*, p. 112.

profil typiquement insulaire. Il leur donne une ascendance romaine, qu'il modalise de toute une noblesse de stature et de caractère.

« J'ai [nous dit-il,] été surtout frappé de la physionomie antique du Corse dans un jeune homme qui nous a accompagnés le lendemain jusqu'à Guagno [...] ; son bonnet rouge brun retombait en avant comme un bonnet de la liberté. Une seule ligne seulement, interrompue par un sourcil noir faisant angle droit, s'étendait depuis le haut du front jusqu'au bout du nez; bouche mince et fine, barbe noire et frisée comme dans les camées de César, menton carré : un profil de médaille romaine ».

Assez paradoxale est de prime abord, la sensibilité avec laquelle Flaubert observe le délabrement des maisons ou des lieux qu'il rencontre au gré de son séjour dans l'île. Il semble que cet intérêt se justifie par un goût pour les vestiges d'une grandeur perdue qui n'ont désormais plus de valeur que celle de l'imagination du voyageur leur accorde. Laisant derrière lui la fadeur des civilisations nouvelles, leur caractère éphémère, leur manque de grandeur historique, Flaubert enseme les ruines d'un monde disparu et lointain, de rêveries qui le font revivre.

« Ensevelie dans cette plaine vide et blanche, [Aleria] me semblait une de ces cités de l'Orient, mortes depuis longtemps et que nous rêvons si tristes et si belles, y remplaçant tous les rêves de grandeur que l'humanité a eus ».

Dans les dernières pages de son portefeuille de route entouré une ficelle, immortalisé sur du papier à lettres de teinte bleue où se marient des encres aux couleurs diverses, le récit de Flaubert s'achève comme il a commencé sur un rêve oriental qui s'agrippera la vie durant de l'auteur, à la cime de son esprit. Une cime qui échappe à être une simple ligne de fuite, mais qui s'impose plutôt dans la permanence d'un souvenir d'absolu, un peu comme lors de cet épisode de jeunesse, alors que la lune baignait d'une lumière empreinte de mysticisme, les reliefs de Ghisoni posés aux pieds de Christe et de Kyrie Eleyson. Laissons à Marie-Jean Vinciguerra le privilège du mot d'ouverture : « Flaubert n'avait pas besoin de déclarer, comme Gide le fit plus tard, « Ghisoni où j'aurais voulu vivre et mourir » [...]. Flaubert, à Ghisoni, en 1840, inventait un lieu à l'éternité »³⁷.

³⁷ Marie-Jean Vinciguerra, « Un clair de lune à Ghisoni » in *Chroniques littéraires*, 2010.